

The Ghost-Writer ou l'Écrivain-fantôme

Londres, été 2017.

Je m'appelle Edgar Evans, et voici mon histoire. Ou du moins, celle concernant une partie de mon trépas, celle qui marqua un tournant dans mon existence de défunt.

La volonté de laisser un témoignage de ma vie *post-mortem* est réfléchi et s'appuie justement sur l'expérience acquise jusqu'à ce jour. Je sais que d'autres vivants viendront à mourir (théoriquement) et que, dans leur solitude et mansuétude cadavériques, ils tenteront de trouver un passe-temps, une passion devrais-je me permettre de dire — bien que le cœur absent des morts ne laisse guère plus aucune place aux palpitations et au désir. Et que pouvons-nous faire lorsque nous sommes morts, éternellement condamnés à patienter dans ce Purgatoire d'entre-deux mondes ?

Le choix est mince : nous pouvons voyager et profiter de l'absence de ressenti du moindre effort pour visiter ce monde que nous n'avons que trop peu connu ; dans cette hypothèse, il est indéniable que l'absence de sensation physique déconstruit totalement le processus d'émerveillement. Nous autres fantômes ne ressentons plus rien de physique, pas même la sensation d'enfoncer nos pieds sur le sol terrestre à chacun de nos pas. Rien, niet, le néant. Comprenez donc, je vous prie, qu'à cette triste vérité même un voyage intercontinental spectral ne saurait nous rendre la simple mais bien agréable émotion du levé au matin, lorsqu'un vivant sort de son sommeil. C'est vous dire le fossé qui nous sépare des êtres de chair.

Mais quels sont les autres moyens de palier à cet ennui illusoirement mortel de l'au-delà, insistez-vous. Et bien, si le voyage de l'âme en absence de corps est insipide, il nous reste celui de l'esprit, qui lui est toujours à l'affût. Sur ce point, deux méthodes distinctes s'offrent à vous lorsque vous êtes décédés : observer les vivants ou bien les ennuyer. Si la première est passive, la seconde (vous vous en doutez) tient du registre de l'actif. Beaucoup de spectres vous diront qu'il est interdit d'après le Code du Trépas de déranger les vivants et que l'attente d'un mort lors de son passage au Purgatoire se doit d'être discrète, bienveillante, calme et surtout, dans le respect de tous. Foutaises ! Faites-donc comme vous pouvez, car l'attente du Jugement est parfois longue, très longue... Bien trop à mon humble avis.

Mais revenons à mes choix de vie ! En ce qui me concerne, je suis mort en janvier 1912 de froid, lors d'une tentative d'expédition vers l'Antarctique sous le commandement de Robert Falcon Scott, lui aussi mort de l'action du climat polaire, tout comme les quatre autres explorateurs qui nous accompagnaient — mon avis blasé sur la question du voyage autour du monde en tant que macchabé y est peut-être lié... J'en parlerai au docteur Freud un jour. Quoi qu'il en soit, mon éducation ne me convainc guère d'infliger quelques taquineries qu'il soit aux cœurs battants, et ce peu importe mon ennui ou mon impatience diurnes. Je préfère en effet la sérénité acquise par la passivité. Quoi que je ne suis peut-être pas si passif que cela ; mes journées (et mes nuits, ne dormant point) sont plutôt bien remplies.

Vous l'aurez compris, mon témoignage est avant tout celui d'un auteur qui, n'ayant pu devenir écrivain de son vivant, tente tant bien que mal de souffler des mots vibrants aux jeunes plumes des décennies me suivant. Quoique le terme *soufflé* ne soit inutilement modeste. Il se trouve en réalité que je m'invite littéralement dans leurs fibres corporelles afin d'en influencer le mouvement. De ce fait, je produis, mort, des textes vivants. Cette pirouette m'a valu une réputation dans le milieu *thanatos-littéraire*.

Car en cela je suis le seul et unique véritable écrivain-fantôme : le *ghost-writer* !

*

* *

Depuis mon décès en l'année 1912, j'ai désespérément tenté de promouvoir mon talent auprès des écrivains de renom, sans jamais attirer leur attention ; jamais on ne m'accepta dans les cercles très privés comme celui des Naturalistes ou encore cet autre concernant les Romantiques de la première génération française. Toujours me tiraient-ils leurs chapeaux pour les exploits d'explorateur de mon vivant, mais je semblais condamné en ce qui concernait mon trépas. Ironique, n'est-il pas ? C'est dans cette atmosphère que j'eus l'idée d'approcher discrètement les vivants qui, comme moi, fantasmaient sur ces pages blanches et rêvaient d'être un jour reconnus. Eux comme moi ne recherchaient guère la gloire ou la richesse (le prix du passage du Styx étant toujours de deux sesterces depuis des siècles...), seulement la reconnaissance. Voir sa passion, son labeur, sa détermination, son imagination, que dis-je, son univers le plus intime reconnu par ses proches, ses amis puis des anonymes et enfin ses pairs : quoi de plus enivrant. Alors voici l'idée qui m'accompagna des décennies durant : parvenir à accomplir de leur vivant ce que je n'aurais su faire du mien.

Il me fallut quelques années avant de trouver la motivation nécessaire pour me lancer dans cette entreprise. De plus, j'eus besoin de nombreux essais afin de perfectionner mon approche du vivant et la manipulation des corps. Cette étape cruciale dans mon numéro de marionnettiste repose sur la force que dégage l'esprit des morts : il s'agit d'une forme de magnétisme qui influe sur la matière, l'entoure et la pénètre, me permettant ainsi d'intervenir dans le monde matériel des vivants.

C'est en 1915 que j'entrepris mon premier véritable cas d'écriture-fantôme auprès d'un jeune allemand. Je crois qu'il s'appelait Franz ; je me souviens de lui car il fut mon premier essai et vous savez ce que l'on dit des premières fois, n'est-ce pas ? Celle-ci m'a marqué pour l'imagination complémentaire que nous partagions. En l'aiguillant, je tentais de lui indiquer quelques techniques et j'arrangeais ses idées parfois trop simplistes à mon goût : un peu de folie et d'étrangeté. Voilà ce que je souhaitais rédiger par sa main. Ce jeune garçon mourut malheureusement à seulement quarante ans ; j'ose espérer que ce ne fut pas là la conséquence de m'influencer sur lui... Je ne l'ai d'ailleurs toujours pas rencontré en personne depuis son trépas. Je crois qu'il est très proche d'un certain George Orwell, tous deux étant les protégés du très métamorphe Ovide.

Voyez encore... Des groupes littéraires se forment de toutes parts dans l'au-delà, des affinités naissent malgré les siècles d'écart. Et puis il y a moi. Solitaire à n'en plus finir. Quelle vie infâme !

Bref, poursuivons.

Les années passèrent et je n'eus guère beaucoup d'écrivains à me mettre sous la dent. Nombreux étaient les *pétards-mouillés*, c'est-à-dire des femmes et des hommes souhaitant écrire mais n'acceptant pas l'opiniâtreté de la tâche, la rigueur que celle-ci oblige à son pourvoyeur. Les conflits des années 1930 aux années 1990, et leurs envergures mondiales, ont également réveillé bon nombres de consciences et de surcroît, de talents littéraires. À croire que c'est dans l'approche du chaos et de la mort que l'humain distingue le mieux les choses de la vie et en tire les plus probantes analyses. Durant ces décennies, mes manipulations charnelles étaient plus de l'ordre de l'entraînement et de la découverte. L'apparition de la science-fiction dans les années 1960 notamment m'émerveilla ! Puis il y eut l'avènement de la Toile se tissant entre les Hommes : l'Internet.

Ce réseau mondial, dont l'essor a fait ses premiers émules au début des années 2000, donne naissance à un nouveau type d'écrivain : les *esprits-tapeurs*. C'est ainsi que je les nomme. Ces jeunes femmes et ces jeunes hommes n'écrivent plus, ils tapent. On ne parle plus de manuscrit mais bien de tapuscrit. Si certains tentent de s'auto-éditer — s'affranchissant ainsi du joug de l'éditeur au profit de celui non moins diabolique du diffuseur — d'autres préfèrent l'anonymat restreint en produisant des écrits sur des *forums*, des lieux de vie virtuels assez étranges où chacun connaît l'autre sans vraiment savoir qui il est.

Un véritable microcosme se met ainsi en place depuis une quinzaine d'années et je tente humblement d'inspirer ces plumes électroniques. L'Internet est un véritable vivier : prodiges sans vocation et rêveurs au verbe vélocé se côtoient sans crier gare. Des groupes se forment et finalement, chacun est en mesure de vivre sa passion, entouré et lu. Je dois bien avouer ressentir une certaine tendresse à l'égard de cette génération dont le talent, chaudement emmitoufflé dans ces forums, ne connaîtra probablement jamais de succès à défaut de vivre en revanche l'ivresse d'être considéré et reconnu par une poignée d'anonymes.

Ainsi, j'enchainais mes jours sans les compter. Mon regard sur l'humanité, en attente toujours de mon Jugement, devenait peu à peu morne et froid. Le regard d'un mort peut-être, lorsque le souvenir de sa vie passée et de ses enchantements d'antan disparaissent au fur et à mesure. Qui sait ?

Puis il y a eu cet été 2017. Il y a eu cette jeune femme, cette élégante londonienne âgée d'une vingtaine d'années. Sa chevelure blonde vénitienne s'éclaircissant devant son écran d'ordinateur. Ses yeux verts intenses clignant machinalement pour se prémunir de l'éclat brusques et diffus du moniteur allumé à moins d'un mètre de son fin visage couronné d'une paire de lunettes à la monture aussi noire qu'épaisse.

Elle semblait passionnée de découvertes, de géographie et d'histoire. S'intéressant aux récits de celles et ceux qui l'avaient précédée, elle tentait d'écrire des fictions sur leurs vies et leurs destins. C'est en l'assistant dans ses travaux de recherches que je découvris la page internet dédiée à ma personne, sur le site *Wikipédia*. Quelle ironie : toute une vie, toutes ces peines et ces souffrances résumées en quelques milliers de caractères. Quoi que le rendu valait autant à mes yeux qu'une plaque commémorative ! Seulement, celle-ci était finalement plus accessible qu'un marbre figé dans un hall d'université ou une église.

Bref, la jeune auteure lisait et traitait l'information à sa façon. Pour la première fois de mon trépas, ma vie inspirait une autre. Mes actes donnaient naissance plus d'un siècle après leurs faits à des mots. J'aurais tant aimé ressentir cette émotion mais je ne pouvais que me figurer l'excitation qui m'aurait été due si j'avais assisté à cette scène le cœur battant.

*

Je surpris un jour une conversation de la demoiselle ; sa mère se trouvait vraisemblablement à l'autre bout du combiné. On pouvait l'entendre vociférer :

— Cléa ! Combien de fois vais-je te rappeler que tu perds ton temps à écrire autant d'inepties ! Tu ne dors plus, et le jour tu ne suis même plus tes cours...

— Maman, j'aime écrire. C'est ce que je souhaite faire de ma vie et...

— Et tu espères vivre de cette passion ma chérie ? coupa sèchement la mère. Tu auras tout le temps d'écrire plus tard, tache déjà d'avoir ton diplôme, une bonne expérience du milieu juridique et trouve-toi un job, bon sang ! Priorise Cléa ou tu te perdras, crois-moi.

— Je n'ai pas seulement besoin d'un toit et de quoi manger, la nourriture spirituelle est essentielle et je ne l'obtiens que par la recherche et la rédaction.

— C'est bien la manière de parler d'une gamine à qui rien n'a jamais manqué...

— Mais maman... Ce n'est pas ça... À quoi bon se donner les moyens de vivre si la volonté est insipide ?

— Écoute, Cléa, ma fille... Ton père et moi te donnons de quoi couvrir tes frais pour encore un an, après quoi tu devras te débrouiller seule. Tu vas sur tes 27 ans. Tu n'es plus une enfant. Et nous, nous vieillissons alors s'il te plaît : agis ou tu nous obligeras à prendre les devants.

Le silence qui suivit n'était en rien muet. J'ignore si la mère serrait les dents pour ne pas fondre en larmes mais en ce qui concernait sa fille, Cléa, son mutisme servait à étouffer les sanglots qui s'accumulaient dans sa gorge.

— Entendu, acquiesça la jeune femme.

Puis elle raccrocha son téléphone. Reculant de quelques pas, elle s'assit sur son lit et contempla son studio de 17 mètres carrés.

— Je n'ai pas vraiment le choix n'est-ce pas ? s'interrogea-t-elle.

*

* *

J'étais décidé. Je n'allais pas abandonner cette talentueuse Cléa. Elle écrivait pour elle, pas même sur un forum ou quoi. Son seul but était d'assouvir son désir d'écriture et j'étais profondément touché par ce sentiment.

Mais que pouvais-je faire ?

Jusqu'à présent, j'avais entrepris d'aider des écrivains en herbe qui avaient une flamme en eux. Cette fois-ci, ma cible semblait brisée. Elle avait le talent, le temps, les moyens mais plus aucune volonté.

Je donnai ainsi rendez-vous à mon ami de longue date, Lawrence Oates — l'un de mes compagnons d'infortune de mon vivant. Nous nous retrouvâmes place Trafalgar Square à Londres. Il était là, las et oisif, regardant les passants et procédant certainement encore à une énième introspection. M'approchant de lui :

— Lawrence ! Mon vieil ami.

— Je te signale que je suis mort jeune, Edgar, tout comme toi.

— Non mais je voulais dire que nous sommes ami de longue date, tu vois ?

Voyant mon interlocuteur faire signe de la tête comme pour approuver mes propos, je poursuivis :

— J'ai besoin de te parler d'un problème.

— Un problème ? Quel genre de problème peux-tu bien avoir depuis un siècle ? ironisa-t-il.

— Justement, cela concerne une jeune femme... Une vivante.

— Une jeune femme qui a le cœur battant ? Mon brave, tu sais qu'il existe un film sur une relation amoureuse entre un fantôme et une femme encore en vie... Je crois qu'il s'appelle... *Ghost* ou un truc comme cela.

— Oui je sais bien, c'est moi qui ai manipulé Bruce Joel Rubin lors de l'écriture du scénario, et pas que pour celui-ci d'ailleurs... Enfin bref, il ne s'agit pas de ça. La jeune femme en question se nomme Cléa et elle a le cœur brisé.

— Dis-moi en plus, je t'écoute.

— Cela fait bien longtemps que je n’ai pas assisté à cela : elle aime écrire, et elle se passionne pour ce qu’elle fait. C’est vraiment profond, il n’y a aucun doute là-dessus.

— Et que veux-tu faire au juste Edgar ? demanda-t-il, soucieux.

— Je désire l’aider, l’inspirer, la pousser à écrire de nouveau !

— Tu souhaites la manipuler en fin de compte, devenant de fait son écrivain-fantôme, comme à ton habitude ? Je ne vois pas la différence avec tes cibles précédentes...

Je restai muet quelque secondes. Lawrence venait de dévoiler une part importante de mon action jusqu’alors : j’écrivais à la place des autres. Si tout commençait sans cesse par une motivation de l’inspiration, je finissais constamment par m’immiscer très clairement dans le corps de ceux que je souhaitais aider. Mais ces êtres en perdition ne devenaient-ils pas mes victimes à ce moment-là ? Agissant dans le but de les aider, ne cherchai-je à profiter de leurs faiblesses pour répondre à ma propre ambition ?

— Edgar ? Hey ! Tu es avec moi ?

— Oui, plus que jamais.

Je me sentais alors coupable d’avoir durant un siècle, non pas influencé, mais surtout manipuler. Il ne s’agissait pas là que de corps dirigés, mais bien de vies orientées. Et pour la première fois de mon trépas, je m’en rendais compte. Tout ceci résonnait en moi comme un glas froid et déstabilisant. L’espace d’un instant, la vie semblait me donner une leçon :

— Cette Cléa, elle m’a manipulé à sa façon en fait. Elle m’a envouté par sa détermination et elle m’a ouvert les yeux... Son cœur désormais brisé m’oblige à lui rendre l’appareil.

— Comment un cœur vide peut rendre son rythme à un cœur brisé ? s’amusa Lawrence avant de poursuivre : Ne te fais pas de mouron, va !

— Idiot, prends moi un peu au sérieux. Je suis en train de t’expliquer que mon rêve d’écrire est une gangrène de ma vie passée. En persistant et en insistant dans cette voie, je me fourvoie ! Le rêve que j’ai dans mon état actuel, dans cette léthargie spectrale, n’est autre que de rendre la confiance à celles et ceux qui l’ont perdue.

— C’est bien beau ce que tu me dis là mais sous-entends-tu que ton siècle passé jusqu’alors à écrire pour d’autres, en leur nom et corps, est une erreur ?

— Non, je ne pense pas. Je suis un cheminement et celui-ci m’amène à un but simple et concret : devenir un véritable *ghost-writer*. Ce que j’ai auparavant fait était nécessaire, mais j’usurpais. Dorénavant, en tant qu’écrivain-fantôme honnête, j’instiguerai, j’instillerai et je susciterai. Mais jamais plus je n’engendrerai ni ne manipulerai.

Lawrence me regardait, habillé d'un léger et doux sourire. Il passa à côté de moi et me frappa amicalement dans le dos, ne déclarant que ces cinq mots avant de s'effacer :

— Je suis fier de toi.

*

* *

Retournant auprès de Cléa, dans son petit studio londonien, je l'observai ; elle était passive, allongée sur son lit. Des sillons de larmes encore chaudes rompaient par leur verticalité l'harmonie d'un visage au regard morne. Une telle passivité... Pour un mort, je comprendrais, mais pour une âme en pleine possession de ses moyens, non.

Le temps était à l'action.

Je m'occupai pour commencer par décharger son téléphone portable en ouvrant toutes ses applications et en chauffant sa batterie par l'effet du magnétisme naturel que nous autres esprit de l'au-delà avons en nous. De ce fait, j'étais convaincu que personne ne la dérangerait et il lui faudrait un petit moment pour remarquer l'absence d'énergie dans son appareil.

Ensuite, je dus lui prouver que son amour pour l'écriture était la meilleure chose qui puisse lui arriver. J'entrepris alors de faire ce que je n'appréciai guère d'habitude ; allumant sa lampe de chevet à la lumière tamisée, je changeai l'ambiance de la pièce, devenant sous ce crépuscule tombant plus chaleureuse. Alors que Cléa commençait à observer la lampe, se demandant certainement la raison d'un comportement aussi étrange, je pris mon courage à bras le corps et bougeai un livre de son bureau. Celui-ci tomba au sol.

Se levant en sursaut, la jeune femme se dirigea vers l'objet étendu là et le ramassa :

— *États et nations de l'Europe, autour de la France*, de Paul Vidal de la Blache. En voilà une jolie chose. Si seulement j'avais un peu plus de détermination, comme de la Blache en son temps...

Cléa se retourna et s'approcha de son ordinateur, le livre à la main. S'asseyant devant la machine, elle s'aperçut qu'un dossier était ouvert — sans pourtant se rendre de compte de mon action, assurément.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? Depuis quand j'ai un dossier dans mes écrits portant ce titre ?!

Les Nuits australes ou le voyage au bout d'une vie. Personnellement, je trouvais l'intitulé plutôt prenant et épique — mais ce n'est que subjectif, n'est-ce pas ? Quoi qu'il en fût, j'avais réussi à attirer son attention ; ne restait plus qu'à lui donner une piste pour relancer les battements de son cœur ! Et je comptais sur le seul fichier présent dans le dossier ouvert sur son ordinateur pour lui redonner l'envie : influençant la machine, toujours grâce à ce

magnétisme si énigmatique, j'avais ouvert et enregistré un fichier texte, à la manière d'une note — du haut de ces lignes, vingt ans de pratique assidue auprès d'écrivains 2.0 vous contemplant ! Ouvrant ledit fichier, elle lut ce qui s'affichait à l'écran :

— À poursuivre avec ces deux ouvrages : *Scott's Last Expedition: The Journals* de Robert Falcon Scott et *La Nuit des temps* de René Barjavel. C'est intrigant ça... marmonnait-elle.

Je sentais bien qu'une curiosité renaissait en elle. L'ayant prise en flagrant-délit de recherche en ce qui concernait les premières expéditions en Antarctique, je me suis dit qu'il n'y avait pas meilleure approche que le carnet de voyages de mon défunt commandant. Et pour aiguiller tout cela et lui offrir d'avantage de matière à fiction, le récit de René Barjavel était tout indiqué concernant le continent austral. Je dois bien avouer, en effet, que j'avais aidé Barjavel dans sa rédaction en son temps, mais justement : Cléa représentait pour moi l'opportunité de boucler la boucle en lui présentant de quoi réaliser son rêve d'écriture, et non plus le mien.

Durant toute la nuit, la jeune demoiselle enchaîna les recherches, écumant les sites internet, les témoignages et les avis sur tel ou tel ouvrage, téléchargeant des rapports d'expédition plus contemporaines, imprimant de nombreuses cartes de l'Antarctique, etc. Il était plus de quatre heures du matin lorsqu'elle s'engouffra sous sa couette, fatiguée mais heureuse, semblait-elle, d'avoir de nouveau matière à rédiger quelque chose. Son sommeil allait être court et je devais agir vite afin de renforcer son attachement à l'idée de produire une fiction sur ce thème. Désormais, et pour un court laps de temps, tout se jouerait sur un songe d'une nuit d'été ; oui, il fallait que je lui parle, que je lui dise seulement quelques mots pour créer un lien. Un lien à travers le temps et l'espace, un lien entre un cœur qui battait de nouveau et un autre qui l'eut été.

*

* *

Cléa se réveilla allongée sur un plancher de bois humide et froid. Un air glacial la secouait si violemment qu'elle n'eut d'autres choix que de se redresser rapidement. Laissant derrière elle ce qui lui semblait être un rêve brumeux et fallacieux, elle inspecta les environs.

Elle se trouvait dans une structure totalement boisée, composée d'énormes lattes noires comme l'ébène enchevêtrées à des poutres monumentales qui consolidaient l'ensemble. Se levant avec difficulté, la jeune femme avança doucement mais sûrement vers la seule sortie accessible : là, un escalier la mena vers l'extérieur ; ses impressions se confirmaient. Cléa était sur un navire fantôme échoué en mer de Ross, au pied de la barrière du même nom, véritable mur de glace éternelle. Un monde fait de reflets et de permafrost l'entourait. La lumière, éclatante, se réfléchissait sur la moindre surface gelée. Le vent australe achevait le tableau, donnant une aura dangereuse autant qu'excitante à ce panorama majestueux et mystérieux.

Le navire sur lequel se trouvait la belle aventurière n'était autre que le Terra Nova. L'histoire de ce somptueux bateau était longue puisqu'il avait quitté les chantiers navals d'Écosse en 1884 pour voguer sur les mers inconnues des extrémités polaires jusqu'en 1943 lorsqu'il coula au large du Groenland. La présence de cette épave en Antarctique est donc absurde. Comprenez, je façonnais ici le rêve de Cléa, raison pour laquelle celle-ci ne se posait pas plus de questions que cela malgré l'environnement au milieu duquel elle s'était éveillée.

Ce navire représentait beaucoup moi. Il fut la promesse d'un retour sain et sauf auprès de ma famille, avant finalement de devenir l'illusoire espoir vers lequel je m'accrochais tant bien que mal lorsque la morsure du froid m'acheva en 1912. En le montrant à Cléa dans un état de ruine totale, je souhaitais lui proposer une vision d'effroi. Nous rêvions ensemble de l'Antarctique, le continent blanc ; mais je voulais lui présenter son autre visage, digne du Cocyte antique : l'enfer immaculé.

Tout en manipulant son onirisme, je l'observais progresser. Comme dans tout rêve épique, la jeune femme ne laissa aucune place au doute et s'activa. Trouvant des pics à glace, celle qui était déjà en tenue d'exploratrice polaire du siècle dernier grimpa sur la proue du vaisseau damné. Cette dernière était encastrée dans la falaise de glace ce qui permit à l'aventurière de l'atteindre puis de l'escalader à l'aide des outils d'ascension qu'elle avait précédemment récupérés. L'effort fut intense mais elle parvint au sommet de cet obstacle impressionnant.

Une fois arrivée, elle se retourna lentement, contemplant l'horizon que lui offrait l'océan glacial antarctique. Ses yeux en étaient tout embués, à moins que ce ne soit le froid permanent et rustre qui lui fatiguait la rétine. Devant l'indescriptible sentiment qu'elle éprouvait face au paysage d'un autre temps, Cléa expira longuement, laissant échapper une épaisse buée chaude. Détournant le regard de cette peinture monochrome, la demoiselle poursuivait son périple lorsque que son attention fut totalement attirée par une tente grisâtre pointant sa toile à quelques mètres d'elle.

Marchant dans la neige ferme, la jeune femme s'approcha de ce qui ressemblait bien évidemment au bivouaque au sein duquel mon dernier souffle chaud s'en était allé, un siècle plus tôt. Courageuse et intrépide, Cléa entrouvrit la tente. Un vieil homme s'y trouvait, le visage à la longue barbe grise éclairé par une piètre bougie. C'est là que nous pûmes échanger quelques mots :

— Te voici enfin Cléa...

— Qui... Qui êtes-vous ?

— Qui je suis ? Un vestige de ton passé.

— Mon passé ? De quoi me parlez-vous Monsieur ?

Souriant, je lui tendis le carnet de voyages de mon défunt capitaine Scott tout en lui déclarant :

— Renseigne-toi, dans les livres et dans ton cœur. Tu n’as pas besoin de savoir qui je suis. Je n’existe plus depuis bien longtemps. Toi en revanche, tu possèdes ce don te permettant de donner vie aux mots que tu écris.

— Un don ? Mais je n’ai rien de tout cela !

— Et pourquoi te retrouves-tu en Antarctique alors, si ce n’est pour te convaincre de son existence ?

— Je suis ici car j’aime ces contrées laiteuses aux reflets cristallins. J’aime ce continent, la magie qui l’entoure, le mystère qui le recouvre comme un pergélisol éternel... Je ressens quelque chose d’unique le concernant.

— Tu *ressens*, n’est-ce pas ? Approche donc et donne-moi ta main jeune intrépide.

Agrippant son avant-bras, je fis en sorte qu’elle puisse poser ses doigts au niveau de mon poignet.

— *Ressens-tu* quelque chose à présent ? L’interrogeai-je surnoisement.

Après quelques secondes d’attention particulière, Cléa s’écria :

— Je ne sens pas votre pouls !

— Le voici ton don, ma chère. Tu as un cœur battant ; tu ressens les choses, les transformes en ton for intérieur et les réinventes sous l’impression de ton imagination. Quant à moi, je ne suis qu’un spectre sans vie. Ce que je souhaite te témoigner n’a d’intérêt que pour celles et ceux qui, comme toi, possèdent ce don d’insuffler la vie.

Se relevant avec effroi, l’aventurière onirique demanda d’un ton résolu :

— Qu’attendez-vous donc de moi, fantôme ?

Me recroquevillant vers la bougie, je répondis :

— Que tu réalises ce pourquoi ton souffle est encore chaud.

La bougie s’éteignit sous l’action du mien, glacial.

*

* *

Lorsque Cléa ouvrit les yeux, elle se trouvait sur son lit, dans son environnement intime et bien connu. Se redressant tout en se passant la main gauche dans les cheveux, elle marmonna :

— Un cœur battant... ?

Puis elle se leva, se prépara, s'habilla et rangea ses affaires de cours dans sa besace d'étudiante. Terminant une mise en beauté aussi légère qu'élégante, la demoiselle faisait fi de ne prêter la moindre attention à son curieux rêve. Ou du moins telle en était mon interprétation. Le manque de sommeil l'assommait peut-être plus que ce que j'aurais cru ?

Récupérant son téléphone portable, elle remarqua qu'il n'avait plus aucune batterie et le lança sur son lit. Sortant de son studio londonien, elle chuchota :

— Je m'en passerai pour aujourd'hui.

Je l'observais alors sur le chemin l'amenant à l'université ; je dois avouer qu'à ce moment-là, tous mes efforts semblaient vains : elle n'écrivait pas plus aujourd'hui que la veille. Du moins pensais-je.

À l'angle de Whitehall et Northumberland Ave, Cléa entra dans une petite librairie à la devanture ancienne et charmante. Là, elle s'approcha du libraire qui semblait presque aussi vieux que la boutique et demanda sur un ton étonnamment enjoué, presque impatiente :

— Bonjour Monsieur MacKeat... J'ai une requête particulière à vous demander.

— Tout ce qui fera plaisir à ma chère Cléa, cela fait si longtemps que je ne vous avais pas vue !

Décrochant son plus beau sourire, la londonienne exprima son désir :

— J'aurais besoin du livre d'un certain Barjavel je crois... *La Nuit des temps*.

— René Barjavel bien sûr ! C'est assez inattendu de votre part *my lady*. Le conseil de lecture d'un ami peut-être ? s'amusa-t-il tout en ajoutant, satisfait : Je vais vous trouver cela à la réserve, je reviens tout de suite.

Pensive et seule un instant, la demoiselle tourna sa tête vers ma direction sans bien évidemment y percevoir ma présence, regardant dans le vague. Esquissant un léger sourire, elle glissa à l'oreille des livres exposés là :

— D'un ami... Non. D'un esprit bienveillant... Certainement.

À ce moment précis, je pus pratiquement ressentir un choc dans ma poitrine, comme au temps où j'étais fait de chair. Ses mots résonnaient en moi telle une approbation. Avait-elle compris ce qui s'était passé cette nuit-là ? J'en doute fort. Mais pour la première fois de mon trépas j'avais aidé et non manipulé. Et plus que jamais, l'espace d'un instant, je me sentais *vivant*.

D'un écrivain-fantôme, je n'en étais pas moins l'auteur d'une histoire battante dont, pour une fois, je n'avais pas à écrire la fin. Ne me restait plus qu'à lire la suite...

*

* *

*

Voyez-vous, je tenais à vous narrer ce passage si particulier de mon errance pluriséculaire ; vous aurez remarqué que mon but premier était de vous témoigner mon expérience mais qu'au fur et à mesure du fil de mon récit, la leçon m'était destinée. C'est bien là l'esprit de mon propos : inspirez-vous, enivrez-vous et exprimez-vous. Lisez, oui, mais surtout contez. Car le silence est de mort ce que la parole est aux cœurs battants.

Je suis ravi que vous soyez allés jusqu'au bout de mon introspection. Oui, ce fut un plaisir de suivre votre lecture ; et qui sait, peut-être viendrez-vous à ma rencontre, cette nuit, dans les neiges éternelles de l'austral infini.

Fin.